

# Algérie mon amour

**Jean-Noël Pancrazi.** L'écrivain né en 1949 dans une famille de pieds-noirs revient sur un épisode de son enfance. Le récit d'un rescapé.

ALAIN FAVARGER

a

Ancien lauréat du Prix Médicis (c'était pour *Les quartiers d'hiver* en 1990), Jean-Noël Pancrazi est un écrivain rare. A la plume élégante et raffinée, habile à épouser le bouillonnement intérieur de ses personnages. Grandi dans un milieu modeste de «petits Blancs», comme Albert Camus, il n'a pas manqué d'évoquer sa nostalgie du pays natal, abandonné à contrecœur en 1962 dans l'exode des vaincus de l'histoire.

C'était par exemple ce très beau récit, *Madame Arnoul* (Gallimard, 1995), l'histoire d'une amitié entre un jeune garçon et une femme délaissée par son mari dans une petite ville des Aurès. Ou comment cette mère sublime finit par sauver l'enfant d'un attentat et lui évite de céder à la haine montant alors de partout. Si bien que le garçon sera le seul à ne pas blâmer sa bienfaitrice quand celle-ci se décide à fraterniser avec les musulmans. Emoi et scandale.

## Sur une intuition

Aujourd'hui dans un nouveau récit, d'une intensité peu commune, l'écrivain reconstitue l'un des événements clés de son enfance algérienne. Jouant sur la corde de l'autobiographie, rehaussée par les élans de l'imaginaire, il se donne la parole à l'âge de huit ans. On voit ainsi le narrateur dans la cour de la minoterie où travaille son père comme

comptable. On est en juin, l'enfant s'ébat avec d'autres camarades. Le frère du chauffeur de l'entreprise propose alors aux enfants de les emmener faire un tour dans la montagne qui leur est pourtant interdite à cause des «événements», comme on dénommait pudiquement la guerre d'Algérie.

**«Cette haine n'avait plus besoin de slogan, de prétexte, d'étincelle pour s'exercer.»**

Saisi d'une intuition funeste, le narrateur refuse d'accompagner ses camarades. Ce qui lui sauvera la vie, les autres ne revenant pas le soir, victimes d'un attentat. C'est l'histoire de cet événement traumatisant de son enfance, qui le bouleversera à vie, que Jean-Noël Pancrazi reconstitue dans ce texte court, d'une folle intensité. Où chaque mot, chaque phrase, chaque paragraphe contient un univers de sensations et d'indignation contre l'absurdité de la guerre. Tout sonne juste dans ce texte sans concession ni illusion à l'égard des deux camps en présence.

## L'Algérie oubliée

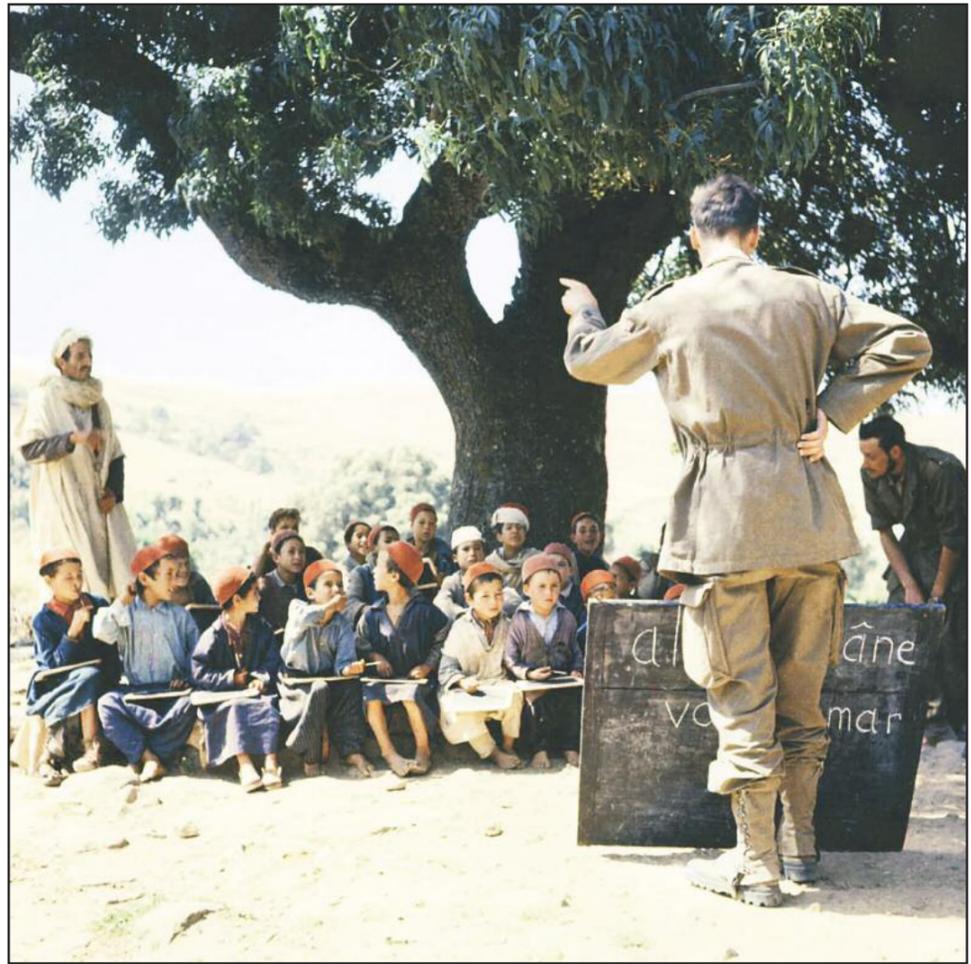
L'enfant raconte ce qu'il voit, ce qu'il entend. On perçoit son trouble, sa douleur secrète, celle

aussi des parents des victimes, le chagrin inconsolable, la révolte contre Dieu. «Qu'est-ce que ça voulait dire, la résurrection, les miracles? Ce Fils qui soi-disant était venu sauver le monde et avait oublié l'Algérie, n'avait pas secouru mes petits camarades qui avaient à peine eu le temps de commettre et de confesser quelques péchés véniels.»

Suivent les dénonciations d'une voisine de classe, le défilé des suspects, «droits dans leurs burnous», l'exécution sommaire de certains d'entre eux. Le contraste aussi avec l'ironie d'une affiche d'un film annoncé pour la semaine à venir dans le cinéma du coin avec, au milieu, Gina Lollobrigida, «comme une bombe de volupté, de soleil».

## Triomphe de la peur

Jean-Noël Pancrazi donne un visage et un corps à la réalité sordide de la guerre. La peur, l'excitation des soldats, la résignation dans le regard des captifs promis au supplice, la panique du narrateur, soudain agressé par des Arabes, attaché à un poteau, humilié à force de crachats dans les cheveux, la bouche, les yeux, avec la pointe d'un couteau appuyé à plusieurs reprises sur la gorge. «Il y avait de plus en plus de haine, cette haine qui circulait partout, n'avait plus besoin de



Entre autobiographie et élans imaginaires, Jean-Noël Pancrazi revient sur son enfance algérienne. PHOTO TIRÉE DE LA GUERRE D'ALGÉRIE, ALBIN MICHEL (2009)

slogan, de prétexte, d'étincelle pour s'exercer». Après tant d'années de violence, de rancœur et d'amertume, il n'y a plus de place pour la nuance et le vrai dialogue. Les Accords d'Évian, qui ouvraient la voie à l'indépendance, conféraient des garanties aux droits des pieds-noirs. Presque tous s'en iront, tétanisés par la peur des vengeances et des représailles. Notre narrateur et sa mère se retrouvent transplantés dans le Roussillon. L'enfant devenu adolescent découvre d'autres montagnes que les Aurès, mais aussi des inscriptions hostiles sur les tableaux noirs du lycée.

Après sept ans de «sale guerre», les pieds-noirs n'ont pas la cote en France. On ne veut plus entendre parler d'eux. Le père du garçon, lui, restera un temps en Algérie par amour pour son pays natal, fidélité aussi envers sa patronne, qui n'a pas renoncé à ses minoteries. Jusqu'au jour où celles-ci sont nationalisées, le comptable échappant de peu au lynchage, lui qui pourtant avait toujours entretenu de bonnes relations avec les Arabes. Images dramatiques de cet homme, conspué par une foule en délire, emportée par une rage ancestrale. Tout cela est dit sans un mot de trop, sans dépit non

plus. Avec lucidité, du regret certes pour les occasions manquées, avant, bien avant la guerre. De la nostalgie aussi pour cette terre perdue où tous les pieds-noirs n'avaient pas été des conquérants ou des exploiters terribles, mais le plus souvent «de simples artisans, cheminots, employés de banque, de bureau ou de maison» qui avaient dû trimmer eux aussi pour se faire une place au soleil. Ce soleil d'Algérie que l'auteur hésitera à revoir, craignant de perdre «ce qui me restait d'imaginaire, ce qui me permettait de tout réinventer». I > Jean-Noël Pancrazi, *La Montagne*, Ed. Gallimard, 91 pp.

# L'homme, encerclé par la science

**Philosophie.** Monique Atlan et Roger-Pol Droit cherchent ce qui, au XXI<sup>e</sup> siècle, fait le propre de l'homme.

FRANÇOIS GACHOUD

Si l'on avait demandé à nos grands-parents d'imaginer qu'on allait un jour manipuler l'ADN, congeler des embryons, développer des cellules souches, inventer des machines artificielles, visualiser l'activité de notre cerveau, réparer et rajeunir notre corps, repousser le processus de vieillissement voire la mort elle-même, ils n'y auraient pas cru.

Mais aujourd'hui sommes-nous encore assurés de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas? Au vu de l'accélération incroyable des technologies en tous domaines, il y a de quoi se poser la question, d'autant qu'informatique, nanotechnologies, neurosciences et biotechnologies sont étroitement connectées et que la question de la nature et des limites de l'humain se trouvent du même coup reposées. N'était-il pas temps de faire le point, de nous demander où nous en sommes et donc d'entreprendre une recherche prospective pour essayer de comprendre ce qui est désormais engagé par les mutations considérables dont l'humain est l'objet et cela de sa propre initiative? Oui, mais comment s'y prendre? Le chantier est tellement vaste, il embrasse tant de domaines, postule des enjeux si nombreux et si cruciaux finalement.

Monique Atlan et Roger-Pol Droit n'ont pas hésité devant l'ampleur de la tâche. Ils se sont rendus aux quatre coins de la planète, ont fait un tour du monde des universités pour interroger les chercheurs les plus réputés. Ils ont



Où faut-il placer la frontière entre l'homme et l'animal? KEYSTONE

ensuite rassemblé leurs déclarations en les disposant en huit sections ou têtes de chapitre qui recouvrent la somme des avancées scientifiques de l'heure. Nous avons le privilège de pouvoir accéder aux résultats de cette enquête. Enquête inédite, unique en son genre, sans équivalent.

Mais ce n'est pas tout. Car il ne suffisait pas d'enregistrer les déclarations et analyses des cinquante savants et penseurs sollicités dans le monde entier. Il fallait encore les introduire, les interpréter, en dégager les enjeux, en préciser le sens. Et surtout, élaborer des critères. Travail philosophique par conséquent: où se trouve aujourd'hui

la frontière entre le naturel et l'artificiel, entre le vivant et le non-vivant, entre l'homme et l'animal, entre le fait de changer nos conditions de vie et la condition humaine elle-même? Si les pouvoirs des technologies nous permettent de modifier ce qui conditionne nos façons de vivre, ne sommes-nous pas en train de changer radicalement notre représentation de l'être humain, son rapport à la vie, à autrui, à la mort? Qu'est-ce qui caractérise désormais la spécificité de l'humain?

C'est une question de frontière à définir. Où la situer? Au temps des Lumières, de l'Encyclopédie, c'était plus simple. Il n'y avait pas de remise en question de l'humain. Il s'agissait sim-

plement de faire progresser les savoirs et les techniques. On n'imaginait pas que cet idéal du progrès puisse remettre en cause le statut de l'humain. Mais au XX<sup>e</sup> siècle, on a brutalement pris conscience de la menace que les technologies peuvent faire peser sur l'humanité. L'homme a désormais entre ses mains les moyens de programmer sa propre disparition. Hiroshima a eu lieu! Sans compter que, dans un autre registre, Shoah et goulag ont pu produire une effrayante communauté de vues: les progrès scientifiques n'empêchent nullement que des régimes totalitaires fassent triompher le règne de la barbarie et de l'inhumain. La question qui nous est posée est donc celle-ci: comment faire pour que les technologies de pointe qui sont entre nos mains ne remettent pas en cause la spécificité de l'humain?

Les auteurs comme la plupart des savants interrogés vont dans le même sens: la frontière à préserver se trouve du côté de l'éthique. Nous sommes seuls à pouvoir reconnaître et définir des valeurs morales. L'homme est libre, il est seul responsable de son destin. A lui de rester conscient de ce que représente la vie et sa dignité. A lui de répondre désormais à cette immense question: quel monde voulons-nous finalement pour demain, quelles que soient les avancées futures des technologies? I

> Monique Atlan et Roger-Pol Droit, *Humain, une enquête philosophique sur ces révolutions qui changent nos vies*. Ed. Flammarion, 560 pp.

essai

## PSYCHANALYSE Freud, l'homme sans passé

Consacré à Freud, l'essai de Thérèse Delpech est incisif. Son souci, alors que la psychanalyse alimente les polémiques de manière récurrente depuis quelques années en France: se démarquer aussi bien des détracteurs de Freud que de ses fidèles trop zélés. Son but: s'attacher à nous montrer que l'œuvre du père de la psychanalyse incarne avant tout la tragédie d'une époque où le passé est caractérisé par la perte des repères de la longue tradition antérieure. Freud aura en fait été cet «homme sans passé» qui tenta d'éclairer le monde de l'intériorité psychique pour en scruter les profondeurs cachées. Autre mérite de ce livre: moins s'appliquer à commenter des thèses et théories connues et choisir de révéler ce que les œuvres littéraires ont inspiré à Freud. Notamment *Les Frères Karamazov*, de Dostoïevski, roman par excellence du parricide, et *La Peau de chagrin*, d'Honoré de Balzac, qui inspira à Freud l'idée centrale de son *Malaise dans la civilisation* (*Das Unbehagen in der Kultur*), paru en 1929: le malheur qui caractérise la nôtre serait lié au refoulement des pulsions inconscientes qui travaillent les collectivités. FG

> Thérèse Delpech, *L'homme sans passé*. Freud et la tragédie historique. Ed. Grasset, 234 pp.